

# Souper avec Benoîte

*Non, les féministes ne pensent pas toutes la même chose. Ainsi, nous qui avons tellement aimé **Ainsi soit-elle**, ce «roman de la condition féminine» paru en 1975 où Benoîte Groulx dénonçait violemment les mutilations sexuelles encore subies par 80 millions d'Africaines, nous allions souvent nous retrouver en désaccord avec ses opinions sur laporno, le travail ménager, Christiane Olivier... Pourtant, cette jeune femme de 63 ans nous a toutes impressionnées par sa passion tranquille, une sorte de timidité chaleureuse, et beaucoup d'humour. De passage à Montréal fin octobre pour y lancer son dernier roman, **Les trois quarts du temps**, elle accepta l'invitation à souper de **La Vie en rose**. Voici quelques extraits d'une longue conversation.*

**LA VIE EN ROSE:** Alors que les femmes et les féministes se défendent tellement d'avoir l'air enragé, vous avez déjà dit (à Radio-Canada) que *Ainsi soit-elle* vous avait fait devenir une «féministe enragée»...

**BENOÎTE GROULT:** Quand j'ai commencé ce livre, j'avais des idées. Mais quand je l'ai terminé, c'était la révolte. Je trouve qu'on a tellement été



longtemps sans réaction devant tout ça. En entendant parler des mutilations sexuelles, j'avais été complètement atterrée et je m'étais mise à chercher dans les revues médicales et ailleurs. Et j'ai vu que 80 millions de femmes étaient concernées, que ça impliquait 26 pays, toutes les religions, que ce soit l'Islam, la religion copte d'Égypte ou les animistes noirs, puisque ce n'est pas lié à une religion précise. Et à mesure que j'étudiais la condition féminine dans le monde, je voyais que c'était pareil partout. Freud, par exemple, a fait aux femmes une excision psychique, finalement : la vertu, l'amour conjugal, le plaisir passif, pas de libido véritable, etc.

Mais qu'est-ce qui m'a poussée à écrire plus tard? J'avais trois filles qui avaient 20 ans, et à voir leur jeunesse je me suis dit : «Moi, qu'est-ce que j'ai fait de ma jeunesse? Je me suis laissée coincer par l'éducation, j'ai mis 20 ans à oser publier...»

Et puis j'ai aussi découvert à cette époque - je ne m'en étais jamais aperçue - l'horrible misogynie de presque toute la littérature. Quand je pense que j'ai étudié Rousseau sans jamais me dire : «Mais c'est complètement immonde de parler comme ça de l'éducation d'Émile et de Sophie. Il fabrique une petite esclave...» Je n'étais pourtant pas plus imbécile que la moyenne mais j'ai gobé tout ça. Comme je le raconte dans *Les trois quarts du temps*, on lisait Montherlant et on se disait : ou on est ravissante et idiot, ou si on fait des études, on est laide. Je faisais des études, donc j'étais laide. On ne pouvait pas être tout à la fois. On admettait tout ce qu'avaient écrit les hommes. Quand on relit toute la littérature avec des lunettes féministes, c'est monstrueux.

### *J'aurais fait de la politique si j'avais osé parler.*

**LVR:** En 1975, vous étiez enragée, avez-vous l'impression de vous être assagi depuis?

**BG:** Non. Mais j'ai malheureusement une bonne éducation qui me colle à la peau. J'arrive à être violente en écriture mais pas oralement. Je le regrette. J'aurais fait de la politique si j'avais osé parler. À l'émission *Apostrophe*, Michel Tournier a explosé en disant : «Votre livre, *Les trois quarts du temps*, est d'une misandrie épouvantable!» Et je n'ai pas su quoi lui répondre, je n'ai pas le sens de la répartie.

**LVR:** Généralement, on dit des féministes qu'elles haïssent les hommes, mais quand on fait remarquer toute la haine que les hommes ont envers les

femmes...

### *Combien de femmes ont coupé les organes sexuels des hommes ?*

**BG:** Qu'est-ce qu'on a été gentilles!!! Je suis stupéfaite qu'il n'y ait jamais eu de mouvement contre eux, alors qu'ils sont si vulnérables physiquement. Ce sont les hommes qui continuent à violer les femmes, à les battre. Combien de femmes ont coupé les organes sexuels des hommes? Connaissez-vous l'histoire de cette femme vétérinaire violée par deux hommes dans la rue? Elle leur a dit : «Venez donc prendre un verre chez moi. Au fond, ce n'était pas si désagréable que ça...» Et elle les a châtrés. Elle a fait trois ans de prison, d'accord... mais c'est le genre de choses que les femmes ne font jamais. Il n'y a jamais eu de groupes de femmes folles de rage. C'est resté au niveau des mots. Alors qu'il y a tellement d'hommes qui ont battu leurs femmes, leur ont mis du vitriol dans le vagin, et d'autres «faits divers» comme ça.

**LVR:** Selon une entrevue accordée à la journaliste Denise Bombardier (Châte-laine), vous semblez avoir une haine terrible de l'Église.

**BG:** Ah si. Toutes les religions sont misogynes, elles l'ont prouvé d'ailleurs. Elles sont fabriquées par des hommes. Un père, un fils et un Saint-esprit, c'est monstrueux. Si j'avais une religion, ce serait plutôt la religion grecque où il y a au moins une Déesse Mère. Dans la religion catholique, qu'on ait inventé une Vierge Marie, c'est diabolique. La mère est exclue de la trinité, disparue, vierge, sans droit aux rapports sexuels. C'est renversant. Et que les femmes n'aient toujours pas le droit de donner les sacrements, c'est continuer de dire que nous ne sommes pas de la même essence divine. C'est le mépris de la créature femelle. Et l'Islam, n'en parlons pas!

**LVR:** Qu'est-ce qui vous a fait revenir à la fiction avec *Les trois quarts du temps*?

**BG:** On ne peut pas faire du pamphlet toute sa vie! Je pensais pouvoir dire exactement la même chose avec d'autres moyens.

**LVR:** L'éditeur précisait que «contrairement à ce que certains journalistes ont dit, ce n'est pas une autobiographie»...

**BG:** Mais pourquoi a-t-il dit ça? C'est vrai que ce n'est pas exactement une autobiographie. Bien sûr, j'ai été la même jeune fille, mon premier mari est

mort tuberculeux. Mais la suite n'est pas vraie : je ne suis pas restée 20 ans avec le macho d'Arnaud, j'ai divorcé au bout de quatre ans avec deux enfants et j'ai épousé Paul Guimard qui est écrivain aussi. J'ai eu une troisième fille avec lui et je suis encore mariée maintenant. Donc ce n'est pas la même histoire même si tous les faits dedans sont vrais.

La tuberculose, par exemple, ça m'intéressait de raconter ce que c'était jusqu'en 47-48. C'était une maladie mythique, on ne prononçait pas le nom. On disait : il a quelque chose aux poumons, une faiblesse... Il y a toujours une maladie qui cristallise les terreurs d'une époque. À ce moment-là, c'était la tuberculose. Mais il y avait une vie extraordinaire dans ces sanatoriums. Les malades étaient obligés de mener une vie sublimée ; l'amour, c'était par lettres. La poésie, la littérature étaient tout ce qui leur restait. Et ça leur donnait une espèce de qualité de réflexion sur la vie. C'était des endroits où l'on pensait beaucoup- et où l'on mourait beaucoup. Deux ans après c'était fini, c'était une maladie qu'on guérissait.

**LVR:** Parmi les commentaires négatifs, certains ont reproché à Louise, l'héroïne, d'avoir toléré trop longtemps sa situation, en disant : «Comment Benoîte Groult a-t-elle pu endurer ça pendant 20 ans, moi je n'aurais pas pu et elle est féministe...»

**BG:** Mais justement! Je voulais montrer à quel point une femme née avant la guerre, même privilégiée, ayant fait des études, peut être tellement conditionnée par la bonne éducation, par ce qu'on attend d'elle. Les enfants qui vous tombent dessus juste au moment où l'on va prendre une décision d'indépendance... C'était avant la contraception, avant l'avortement libre. Il y avait beaucoup d'avortements, bien sûr, mais cachés, dans des conditions pénibles. Louise avorte son amie Agnès, moi c'est ma soeur que j'ai avortée. Bon, en ce sens-là, tout est autobiographique, mais tous les livres sont tirés d'expériences privées et personnelles.

### *Je suis solide, formidablement. J'ai l'impression de pouvoir survivre à n'importe quoi.*

**LVR:** Très important dans le livre, le personnage d'Hermine, la mère de Louise. Et votre mère à vous, comment était-elle?

**BG:** Ma santé me vient d'elle. Je ne l'ai



jamais vue malade ou couchée. C'est une femme qui a toujours travaillé, qui a eu une maison de couture. Elle a gagné l'argent de la famille, elle a gardé l'amour de son mari en le trompant toute sa vie. Comme Hermine dans *Les trois quarts du temps*, oui, elle m'a beaucoup inspirée pour ce personnage.

**LVR:** Les lettres d'amour que vous citez- entre Hermine et son amie Louise- sont-elles de vraies lettres?

**BG:** Je les ai changées parce que «Lou» était une peintre célèbre et, par testament, elle avait interdit qu'on les publie. Mais les lettres appartiennent à celle qui les reçoit et pas à l'expéditrice. Et je tenais beaucoup à les publier, elles sont tellement belles, n'est-ce pas? Alors j'ai changé des choses, j'ai fait de «Lou» une fille mariée, etc. Mais tout ce qu'il y a de plus beau n'est pas de moi. C'est de cette femme. C'était un amour extraordinaire, je trouve, entre ces deux femmes. Je ne m'en suis aperçue que longtemps après, que ma mère avait vécu ça.

**LVR:** Dans *Les trois quarts du temps*, Louise décide de finir sa vie avec l'Américain Werner, avec qui elle retrouve à 60 ans la même passion physique qu'à 20 ans. Il est rare, dans un roman, de parler de passion physique chez une femme de plus de 60 ans...

**BG:** Ça m'a plu de finir le roman comme ça pour des tas de raisons. Je trouvais tellement tristes tous ces livres de femmes de 45, 50 ans qui acceptent d'être jetées à la trappe, d'être perdues, de ne plus et reconsidérées comme des femmes qui font l'amour. Même Colette et Simone de Beauvoir ont eu de ces propos. Alors que dans la vie ça continue, dans la littérature, au cinéma, on n'ose pas montrer des choses comme ça. En France, il y a eu un très beau film qui s'appelait *Corps à coeur*.

Ça racontait la passion d'un mécanicien pour une femme plus âgée. Ça se passe au bord de la mer, il y a de très belles scènes, très érotiques. Et les critiques ont fait les dégoûtés parce que le réalisateur a montré une femme qui avait du plaisir en faisant l'amour à 50 ans. Ils ont été immondes : «Qu'on nous épargne le strip-tease de cette grosse dame», etc. alors qu'elle avait un très beau corps. Et on nous montre sans arrêt des hommes horribles comme Jean Carmet. Dans un film récent, il

tombe amoureux de la fille de son ancienne maîtresse, qui a 20 ans. Et personne n'a dit : "Épargnez-nous le spectacle de ce nabot qui se tape une fille ravissante!"

*On voudrait croire que le féminisme est mort, mais c'est faux. Il continue au niveau individuel.*

**LVR:** Depuis quelques années, on répète souvent que le féminisme est mort. Qu'en pensez-vous?

**BG:** Pendant deux ou trois ans, le féminisme a marché très fort. Tous les éditeurs avaient leur collection féministe, il suffisait qu'une femme raconte son accouchement pour que ça passe. Il y en a eu beaucoup, c'est certain. Une explosion. Mais il y avait si longtemps qu'on était réduites au silence, c'était normal. Maintenant, l'équilibre n'est même pas rétabli mais il y a vraiment un mouvement inverse, d'anti-féminisme, entretenu avec soin et satisfaction par les uns : le changement du F Magazine, par exemple. Mais le féminisme n'est pas mort, c'est complètement faux.

On voudrait croire qu'il est mort alors qu'il continue, à mon avis, mais au niveau individuel. Il continue par exemple dans la vie solitaire des filles qui ne trouvent pas d'hommes assez évolués et qui acceptent leur liberté; dans le nombre de filles qui vivent seules maintenant sans se considérer comme des malheureuses ou des vieilles filles. Je crois qu'il y a tellement plus de femmes qui ont évolué, qui ont des exigences, qui ne supportent pas n'importe quoi. Donc, le féminisme, il est vécu tous les jours.

**LVR:** Beaucoup plus intégré qu'avant ?

**BG:** Par les femmes, en tout cas ! Mais comme il y a encore des femmes de l'ancien modèle, les hommes s'y raccrochent... Surtout chez les plus jeunes. À 18 ans, elles arrivent, elles trouvent ça drôle, elles ne savent pas encore à quoi elles vont se heurter. Il n'y a qu'à voir la mode qui revient : les talons aiguille, les mini-jupes, elles se promènent comme des objets sexuels.

Par contre, je me rappelle la façon dont la presse traitait du viol il y a 15 ans, comment les hommes disaient toujours : «On a simplement cherché à rigoler,

on l'a bousculée». C'était traité avec dérision. Maintenant, on n'ose plus. On parle du viol comme d'un crime. Ça, c'est complètement changé.

Je crois aussi qu'il y a moins besoin maintenant de mouvements féministes organisés. Il faut que chaque femme ait le courage de féminiser elle-même son nom, d'être dans les instances décisionnelles, etc. Je crois que les mouvements ont fait leur temps, et Dieu sait qu'ils ont fait des choses importantes !

**LVR:** La pornographie en France semble encore très répandue. Au Québec, les femmes se sont mobilisées très rapidement contre la porno, unanimes...

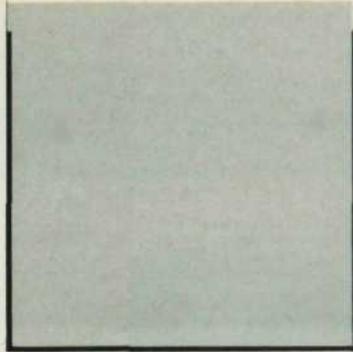
**BG:** Mais pour demander quoi ? Si on défile devant les cinémas porno, tout le monde rigole. Quoi faire? Interdire n'est jamais la bonne solution. Je sais qu'il y a ici un grand débat là-dessus mais je ne vois pas sur quoi ça peut déboucher. Sur une censure ? On ne va pas changer les fantasmes érotiques des hommes tout de suite, et c'est ça qu'il faudrait changer en réalité. La porno est toujours masculine : cette violence, cette humiliation... L'érotisme des femmes est différent et elles le montrent : il y a des livres écrits par des femmes qui sont bien plus joyeux, plus gourmands, plus sensuels, pas basés sur l'humiliation et la souffrance de l'autre.

**LVR:** Alors quelles seraient les nouvelles revendications des femmes, après toutes les batailles féministes?

**BG:** À mon avis, des revendications très terre à terre : avoir des garderies, de l'aide pour élever leurs enfants et que le travail soit vraiment partagé parce qu'elles continuent de faire des doubles journées et c'est pas viable, ça. Ça les rend indisponibles pour le syndicalisme, pour la politique.

**LVR:** Croyez-vous qu'un salaire au travail ménager pourrait remédier à ça ?

**BG:** Ah non ! Je trouve ça monstrueux. D'abord ce serait un montant minable. Qui le paierait ? L'État ? Alors c'est ravalier le salaire ménager au rang de l'assistance publique. Et puis le mari en rentrant dirait : «T'es payée pour le faire» et ce serait fini, il ne lèverait plus le petit doigt. Je trouve qu'il ne faut pas faire du travail ménager un métier de femme, mais complètement partager les trucs à la maison.



Photos - Louise de Grosbois

Là-dessus, la psychanalyse, encore beaucoup tenue par les hommes, fait un sale travail : on est en train de redire qu'il n'y a que la mère d'importante auprès de l'enfant, que c'est sa faute si l'enfant est dyslexique ou drogué.

**LVR:** C'est ce que plusieurs, ici, ont reproché à Christiane Olivier : de mettre encore la responsabilité sur le dos des mères.

**BG:** Oh non ! Ah non ! Les *enfants de Jocaste*, c'est au contraire le livre qui libère vraiment, c'est enfin Freud refait. Selon moi, ce sont les pères qui sont interpellés par ce qu'elle dit. En tout cas, ce livre a été une révélation pour moi. Rétrospectivement, j'ai compris des tas de comportements de mes filles. Par exemple, ma deuxième fille, toute petite, se déguisait tout le temps en putain : des vêtements très serrés, des talons hauts, des maquillages épouvantables. Je me disais : d'où elle sort ça ? J'avais divorcé d'avec son père et mon mari actuel, tout en étant d'une générosité parfaite, n'aime pas les enfants. Il ne les a donc jamais câlinées, jamais touchées... Et bien je suis sûre que Lison avait besoin d'être reconnue dans sa féminité par un homme. Tout ce que je pouvais faire ne servait à rien, il fallait que ce soit un homme qui la touche. Tous les hommes devraient lire Christiane Olivier pour voir à quel point ils sont fautifs, et c'est pour cela que je trouve si important de voir des hommes aujourd'hui assister à l'accouchement, langer leurs fils, et surtout leurs filles...

**LVR:** Vous avez donc élevé trois filles. Vous n'avez pas eu de garçon, est-ce que ça vous a manqué ?

**BG:** Quand je les ai faites, oui. Parce qu'à chaque fois mon précédent mari disait : « Ah ! c'est une fille ! » d'un air « Bon, on verra la prochaine fois ». Et c'était reparti. Et maintenant, qu'est-ce que je suis contente que ce soit trois filles ! C'est plus passionnant les filles aujourd'hui : ce sont elles qui sont en train de changer les structures de la vie. Alors que les garçons ont tendance à se raccrocher au passé.

**LVR:** Est-ce que vos filles vous ont déjà reproché d'être une femme connue, d'écrire ?

**BG:** Les deux aînées, non. D'ailleurs, chacune a déjà écrit un livre... La

troisième, oui, ça l'embêtait sûrement. Il faut dire qu'elle a toujours été l'enfant à problèmes. Elle n'a jamais travaillé, elle s'est fait renvoyer de toutes les écoles, elle perdait son cartable partout. Elle était toujours dans le fond de la classe à dessiner des chevaux. Alors les psychiatres nous disaient : « Il faut lui offrir un cheval ». On habitait un septième étage à Paris ! Pas question ! Alors on lui a offert un hamster. Ça ne l'arrangeait pas ! Le hamster est mort dans sa pisse. Je n'allais pas devenir fermière pour ça ! On est des intellectuels, c'est très triste, mais c'est comme ça. D'ailleurs, elle avait déjà dit à l'école que son père était gendarme. Vers 13, 14 ans elle s'est lancée dans le cheval, et là, après dix ans de crottin et sans gagner sa vie comme palefrenière, elle vient de partir en Turquie avec un type. Bon, elle est loin de nous, on ne va plus l'enquiquiner avec notre intellectualisme. C'est peut-être très bien au fond. Elle nous faisait opposition complètement. Jeune, elle lisait Dely en cachette ; elle les savait tous par coeur, elle avait besoin d'orphelines, c'était son refuge. On se foutait d'elle, c'était cruel, horrible... Au fond, ma fille a eu beaucoup de courage parce qu'elle s'est opposée à plein de monde en même temps alors que moi, je ne m'opposais pas, je me suis laissée écraser.

**LVR:** Croyez-vous à l'imminence d'une guerre ?

**BG:** Imminence, non. Mais je crois que ça arrivera fatalement avant la fin du siècle. Vous ne croyez pas ? On est toujours sur le bord : La Grenade, Israël...

*Je ne crois pas aux stratégies pacifistes. Il y aura toujours des fous, en Afrique ou ailleurs, qui auront la bombe atomique et qui s'en serviront.*

**LVR:** Vous avez connu la guerre 39-45 ; est-ce que ça vous rend plus anxieuse ou plus vigilante devant ce qu'on vit actuellement ?

**BG:** Je ne sais pas. La France s'est déjà à moitié couchée pendant la guerre, en 40. La guerre de 14 aussi avait

été une saignée, tous ces jeunes qui sont morts... Je ne sais pas quoi dire. Je suis complètement dans le cirage, je ne sais pas ce qu'il faut faire, mais je ne défile pas avec les pacifistes...

**LVR:** Pourquoi ? Vous ne croyez pas à leurs stratégies ?

**BG:** Non, je n'y crois pas. Le pacifisme en face de l'URSS, qu'est-ce que ça veut dire ? L'Est est comme un bloc, qui ne bouge pas. Il y a déjà deux générations qui y sont restées...

Une amie a un ami polonais. C'était son amant, elle l'a rencontré deux ou trois fois là-bas. Il lui écrivait par l'intermédiaire d'un professeur japonais qui donnait des cours à Vienne et à Varsovie. Il vient de lui écrire : « C'est ma dernière lettre parce que notre professeur retourne au Japon, c'est fini. Tu me parles de tes vacances, vous buvez du Muscadet, vous voyagez sans demander d'autorisation. J'ai l'impression d'être un enfant derrière une vitrine, regardant des jouets qu'il ne pourra jamais s'offrir. Pour nous, la vie est un tunnel sans lumière... » C'est un gars de 40 ans, dessinateur et illustrateur de livres. Il lui dit : « Ne viens pas ici, je ne pourrais aller dans aucun restaurant ou aucun hôtel avec toi parce que tu es occidentale. » Un gars de 40 ans incapable de sortir de son pays, incapable de recevoir une femme pour faire l'amour. Enfin ! C'est rien, faire l'amour n'est pas une activité politique... Combien de gens sont dans cette situation dans toute l'Europe de l'Est ?

**LVR:** Est-ce que vous vous projetez dans l'avenir ? Vous imaginez-vous dans 10 ans, dans telle ou telle situation ?

**BG:** Non, je vis dans le présent. Quand on a 63 ans... J'aime mieux ne pas y penser. J'ai déjà de la chance de pouvoir vivre mon présent comme je le veux, d'avoir de l'argent, d'avoir encore du goût pour le sport... Je dois dire que je suis heureuse.

Je ne suis pas heureuse de la marche du monde, ni de la presse en France autour de l'expérience socialiste. Il y a des tas de choses désolantes. Mais moi, personnellement, je suis heureuse. Je trouve que c'est un peu tard, j'aurais préféré l'être à 30 ans, mais bon, c'est déjà bien.

(... suite à la page 69)

Suite de la page 5

Ces exemples, ces mots illustrent bien notre dilemme. La violence, banalisée, est devenue un moyen de communiquer, et quand nous nous sentons menacé-e-s, notre première défense. Et c'est ça qui est absurde. Parce qu'il faut bien voir qu'en temps de crise, toutes les stratégies connues - gel des armes ou équilibre des forces - ne servent à rien : ultimement, ce ne sont pas des armes qui font la guerre, ce sont des hommes et (de plus en plus) des femmes, avec leur conditionnement à la violence.

Alors, la réponse est-elle dans la non-violence? Des féministes le pensent, qui sont en train d'articuler une action féministe et non violente en passe de devenir l'avant-garde du mouvement pour la paix. D'après Elizabeth Dobson Gray, théologienne féministe américaine, une des raisons pour lesquelles nous nous retrouvons dans cette situation déplorable de pollution, de déchets radioactifs, de stockage de bombes, c'est que les hommes n'ont jamais appris à «se ramasser» - puisqu'il y a toujours eu une femme pour le faire. Même Gandhi, sexiste à ses heures, reconnaissait que «si par force on entend force morale, alors la femme est infiniment supérieure à l'homme. Si la non-violence est la règle de l'existence, alors le futur appartient aux femmes».<sup>3</sup>

Mais il y a un piège dans ce type d'affirmations, qui posent comme naturelle la non-violence des femmes sous prétexte qu'elles portent la vie. Partiellement vraies, elles présentent le danger d'idéaliser un comportement en fait conditionné. Il ne faudrait pas l'oublier : c'est en cultivant notre gentillesse, notre douceur, notre serviabilité, en faisant de nous des «faibles», que les hommes ont pu nous exclure du pouvoir. En continuant de nous définir à l'encontre du pouvoir, de la violence, des hommes, nous risquons de tomber à notre tour dans le déterminisme biologique, «l'idée la plus dangereuse qui soit au monde», selon Andrea Dworkin, et de faire alors «partie de la maladie qu'il faut guérir».

De plus, cette association d'idées - femme et non-violence - ne serait-elle pas une tentative de refouler nos propres sentiments violents face aux hommes et aux femmes qui nous provoquent? Je me souviens qu'enfant, je m'emportais facilement ; un coup de coude malencontreux suffisait parfois à me donner «envie de tuer». Vers l'âge de huit ans, on me fit sentir l'interdit, le «pas beau» de l'affaire - et j'arrêtais net. Malheureusement, peu après, je tombai dans l'oeil d'un petit dur qui, pour me prouver son attention, me traînait littéralement sur le gravier de la cour d'école. De «tueuse», j'étais vite devenue une victime, je n'avais pas tellement le choix. Même si personne ne veut être victime.

C'est d'ailleurs pourquoi, entre autres, le pacifisme a si souvent mauvaise presse, surtout auprès des hommes

politiques ; ils s'imaginent que «si on les empêche d'être vainqueurs, il ne leur restera plus que le rôle de victimes».<sup>4</sup> Pour nous en sortir, il nous faut donc trouver autre chose que des stéréotypes.

Malgré toutes ses lacunes, la non-violence (terme hélas négatif et ambigu) demeure la solution la plus intéressante. Mais il faut la comprendre différemment, selon qu'on est un homme ou une femme, et savoir faire des nuances à partir de son expérience vécue. Les hommes devraient sans doute prendre la formule à la lettre, en plus d'apprendre le «nurturing», c'est-à-dire à prendre soin des autres ; les femmes, elles, doivent apprendre à être beaucoup plus agressives, à tenir leur bout, à ne pas éviter le conflit à tout prix. Il ne faut pas confondre la non-violence et la passivité. En fait, c'est une façon d'affronter le conflit sans nécessairement perdre les pédales. Sa tactique préférée, par conséquent, est la non-coopération, ou désobéissance civile : refuser de payer des impôts dévolus à la production militaire, refuser la conscription, faire la grève, etc. Comme, pour les femmes, le refus de se marier, de faire des enfants sans envie de verser le café pour le boss, sont autant de moyens de ne pas abdiquer son pouvoir face aux gens qui en détiennent davantage.

«Apprendre à regarder son adversaire en face, sans broncher, sans sourire, sentir sa colère et le droit à son corps et son espace, et puis pouvoir penser et respirer suffisamment pour réagir...» Voilà, revue et corrigée par des cours d'auto-défense, la conception que se fait de la non-violence une féministe américaine. C'est ici que le féminisme et la non-violence, tous deux convaincus de la nécessité de changer le monde, se complètent, sans doute essentiels l'un à l'autre à un moment aussi crucial de notre histoire.

Alors que le féminisme est la base de mon refus et de ma colère, l'action non violente est une façon de ne pas être paralysée par cette colère, de ne pas rester figée, d'imaginer une réponse. La non-violence me permet aussi de croire - et il le faut - que d'autres trouveront les moyens de changer comme nous, les femmes, avons su le faire. Surtout qu'ils et elles n'ont plus 13 ans.

FRANCINE PELLETIER

1/ Peter Martin, «Rerunning the War» in MOTHERJONES, E.U., novembre 83

2/ Dans «Caldicott». PEACE CALENDAR, Toronto, novembre 83

3/ Judy Costello. «Beyond Gandhi: An American Feminist's Approach to Nonviolence» Reweaving the Web of Life : **Feminism and Nonviolence**. New Society Publishers, Philadelphia, 1982

4/ Karen Malpede, «A Talk on Feminism and Militarisme» **Reweaving the Web of Life**, op cit.

Suite de la page 55

**Je dois dire que je suis heureuse. J'aurais voulu l'être à 30 ans mais, bon, c'est déjà bien.**

**LVR:** Vous avez été heureuse à partir de quand ?

**BG:** À des tas de moments dans ma vie, c'est sûr. Mais, comme Simone de Beauvoir, en acceptant beaucoup de choses. Peut-être trop. Mais après tout, j'aurais peut-être cassé des choses en étant plus dure ou radicale ? C'est difficile à dire...

**LVR:** Vous faites partie d'EXIT, une association qui aide les gens à se suicider. Pour vous, il est important de savoir que cette solution - le suicide - existe ?

**BG:** Oui. Je suis en santé maintenant mais je ne voudrais pas vivre diminuée, et dépendre de quelqu'un. J'admire les gens qui se suicident par «dégradation» : Montherlant, devenant aveugle...

**LVR:** Koestler et sa femme...

**BG:** Oui, mais il a entraîné sa femme ! Quel homme aurait suivi sa femme malade ? Elle n'avait que 50 ans. Elle avait encore du temps à vivre et lui était fichu. Je trouve ça malhonnête. Leur fils de 20 ans avait peut-être encore besoin que sa mère soit là, elle avait peut-être encore des choses à vivre. Une autre femme qui s'est laissée briser par l'amour. Une de plus.

Mais il est plus de 11 heures, la conversation s'interrompt. En attendant le taxi, Benoîte Groult sort de son sac quelques photos. Ses filles ? Son mari ? Mais non, ses maisons, en Bretagne, en Irlande... Cette maniaque de pêche nous a parlé plus tôt des oursins et des homards qu'on trouve là-bas, à marée basse. Nous nous extasions, en riant.

**LVR:** Où est-ce que vous logez ?

**BG:** Au Ritz ! C'est la première fois de ma vie que je loge au Ritz. Vous voyez où mène le féminisme !

HÉLÈNE PEDNEAULT,  
FRANÇOISE GUÉNETTE,  
ARIANE ÉMOND.  
PHOTOS DE LOUISE DE GROSGOIS

